

L'insolite commence tout près. L'imagination et le rêve se côtoient dans la fabrique des images. Je regardai en fin d'après-midi dans le soleil un grand chien noir, une belle bête, appuyé des deux pattes de devant contre un portail, guettant au loin les survenants, avec cet étrange regard des vieux chiens, un peu vide, obscur et comme aveugle, surtout lorsqu'ils sont noirs, qu'ils sont des fragments de nuit et que leur museau saille, immense, très loin de leurs yeux. Il m'évoqua aussitôt à la manière d'un rêve le portrait gravé d'un homme austère du XIX siècle, un Lincoln, un Jules Ferry – la gravure en ce temps-là créait de la pénombre. Et je repensai soudain aux « pénitents » que Jakob Gautel avait fait surgir, il y a plus de dix ans, dans les rues de Bourges et dans des maisons et des passages vides ou à l'abandon. Personnages fantômes encapuchonnés dont on ne voyait pas le visage mais seulement la silhouette et qu'on n'aurait pu attraper, même en braquant sur eux un faisceau de lumière, tant ils étaient des présences imaginaires, des fantômes qui ne sont visibles qu'à ceux qui veulent bien les voir.

Est-ce la même présence, la même absence qui sont celles du rêve, qui s'impriment à notre conscience, chaque fois que nous nous approchons de ce qui est notre propre ombre, notre réalité prétendument enregistrée et que nous avons tant de peine à reconnaître si nous ne sommes pas prévenus que c'est vraiment vers nous, vers notre image que nous dirigent nos tâtonnements ?

Depuis près d'un an, j'étudie les rêves, de manière assidue, épuisante. Comme l'explorateur d'un monde invisible aux autres, je connais leur clarté, leur clair-obscur, leurs identifications qui ne durent pas, quelquefois leur éclat coloré. Dans la plupart des rêves, il y a des personnes. J'aimerais souvent, au lieu de n'avoir que le papier, un stylo ou un crayon pour les noter fugitivement avant qu'ils ne se dissipent, pouvoir écrire une référence d'intensité lumineuse, pouvoir donner une référence photographique. Une intensité, à la manière d'une lumière que l'on concentre, à la limite de ce qu'il est possible de faire sans dissiper l'essentiel.

Jakob Gautel me semble dans l'espace de tous rechercher des ombres, des présences, des « spectres » comparables, si l'on prend le mot dans son sens scientifique, le seul adéquat ici, qui nous relatent l'« autre » épaisseur des choses et des lieux : ce qu'ils ont renfermé, ce qu'ils ne contiennent pas encore. L'invisible dissimulé dans le visible. Par un jeu poétique sur la lumière, il nous y fait accéder un moment, nous en éloigne aussitôt. Approche plus concrète que celle du rêve, toujours insaisissable, mais qui met en œuvre le puissant attrait du même réseau imaginaire.

Henri-Alexis Baatsch

Texte paru dans *Jakob Gautel. Absences*, cat. expo., coll. "L'Atelier du sculpteur/musée Zadkine", éditions Paris-Musées, 2006.